



REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

16^e ANNÉE.

N^o 8.

AOUT 1873.

Du bonheur et de l'espérance.

Le cœur, l'intelligence, la raison s'unissent pour forcer l'incarné à désirer le bonheur, à se demander le pourquoi de la vie; il cherche la solution de ces problèmes dans le but assigné aux êtres par toutes les religions, et n'y trouve que le vide et l'incompréhensible. Actuellement, dans le nombre de ses intérêts multiples, il place en première ligne le mot honneur qui représente le succès, la richesse et la gloire, tandis qu'en réalité c'est un mot vide de sens, dont l'emploi désespère nos âmes, tout en étant accepté par la généralité des hommes comme l'idéal du bonheur. Notre éducation, notre instruction, nous forçant à envier les chimères vaines que nous ne possédons pas, nous considérons notre destinée comme un problème insoluble, jalonné par trois étapes principales et inévitables : 1^o celle où l'on naît; 2^o celle où l'on vit un peu en désirant beaucoup; 3^o celle de la mort.

Les jours de l'homme sont semblables à ceux du mercenaire du livre de Job (*sicut dies mercenarii dies ejus*). Ils sont remplis par le travail et la fatigue, et voulant être heureux, il court après ce bonheur envié et tous ses actes et ses aspirations tendent vers ce but, introuvable pierre philosophale de toutes les écoles philosophiques et scientifiques; comme le juif de l'Écriture, il marche et s'agite sans cesse; ses vœux sont-ils comblés, qu'aussitôt son âme agitée, inquiète, est pleine de secrètes appréhensions, de désirs nouveaux, de souffrances intimes, qui signifient : « Non, le bonheur tel que tu l'entends n'existe pas ». Dans ses diverses existences, ses épreuves sont grandes, et l'incarné doit tour à tour ressembler aux deux hommes dont parle le grand penseur Pascal : « Comme Salomon, il doit connaître par expérience la vanité des plaisirs; comme Job, il doit com-

prendre pourquoi, selon son avancement moral, la réalité des maux qui l'accompagnent augmente ou diminue d'intensité. »

Relire les théories sur le bonheur, inspirées à des hommes sérieux pleins d'intelligence et de raison, c'est se convaincre que parmi elles, nulle n'a résolu le problème du mystère de l'existence humaine ; il est pourtant une vérité incontestable, reconnue, celle de l'inconscience de l'homme à l'égard de l'instrument de chair dont il se sert pour ses manifestations, et si la chose principale est pour lui une énigme, cette ignorance aveugle doit bien plus voiler à ses sens matériels les merveilles fluidiques dont l'action invisible domine le travail de sa pensée. Ce résultat négatif est prouvé par les œuvres des mortels qui ont osé jeter un regard au delà du temps consacré à une existence ; ils ont bien constaté que les années consacrées à la vie n'étaient pas en rapport avec nos aspirations, mais ils n'ont pu préciser rien de certain au sujet de la vie future. Ce bonheur idéal, entrevu par les uns, entouré pour tous de mystères incompréhensibles et irrationnels, a pourtant été deviné par la science positiviste, qui repousse le surnaturel et n'admet la vie future qu'à titre d'hypothèse.

Oui, le positivisme rejette avec horreur le matérialisme, et repousse de même, *a priori*, la foi absolue du catholique ou du protestant qui sans contrôle, admettent la félicité réelle et inaltérable du paradis, par l'adoration éternelle de Dieu et dans le repos absolu de la béatitude. Cette philosophie, qui admet le positif dans l'ordre naturel, reconnaît néanmoins que le bonheur n'existe pas dans l'état présent ; il peut y avoir, dit-elle, pour l'humanité qui cherche une quiétude continue, d'autres existences au delà de cette vie, pouvant répondre aux aspirations de notre pensée dont les désirs et les raisonnements dépassent la durée du court passage d'une personnalité sur cette terre. Ayant égard à cette tendance, cette école ne considère pas la philosophie spirite comme une théorie vaine, mais comme il ne lui a pas été permis de toucher un Esprit, d'analyser sa substance, elle se tient sur la réserve, ne nie point Dieu et l'âme, mais attend des preuves palpables.

Ce serait bien le cas de s'écrier avec le poète des *Harmonies* : « Science, que sais-tu ? l'orgueil est le péché de la science, elle ne veut pas dire une bonne fois le grand mot de tout : J'ignore » ; et de même, dire avec Madame de Staël : « L'homme s'est familiarisé partout avec la nature, pour lui il n'y a plus rien d'inaccessible, du moins il le croit ; pourtant ce qu'il ignore le plus, c'est le grand

mystère de lui-même ». Et cependant, le terrien n'est-il pas dominé par un désir naturel, une inclination nécessaire à son cœur, qui fit prononcer les paroles suivantes à Lacordaire : « La nature ne nous permet pas d'être indifférents à la félicité, car si nous sommes libres d'abdiquer le devoir, nous ne le sommes pas d'abdiquer le bonheur » ; et qui fit écrire au profond philosophe Jean Raynaud, dans *Terre et Ciel* : « Qu'à peine l'homme se connaît-il, ou même avant qu'il se connaisse, il sent s'éveiller en lui l'aspiration indéfinie à la félicité. »

L'homme est ainsi fait : ses besoins croissent avec les moyens de les satisfaire ; l'illusion est sa règle, l'humilité déplaît à son orgueil ; l'austérité fait horreur à sa mollesse ; son plus grand malheur est la perte d'un trésor, et singulières anomalies : tandis que le malheureux ambitionne la fortune, le potentat tient plus au pouvoir qu'à la vie ; l'exagération semble la règle et fait oublier complètement cette vérité vulgaire : que tous les moyens de bien-être, bien employés, sont un moyen de perfectionnement et de véritable bonheur. Nous devrions pourtant bien savoir que si les biens acquis honnêtement ne peuvent être un mal, il est juste d'en réproucher tout usage abusif, de ne point oublier que la véritable sagesse consiste à ne pas s'en défaire avec inintelligence quand on les possède, à ne pas les désirer lorsqu'on en est privé ; en un mot, on doit se servir de la fortune avec règle et mesure, et la poursuivre sans impatience et sans injustice.

Le bonheur devient ainsi la conséquence du mouvement bien ordonné de la vie ; par sa régularité et beaucoup de volonté, on peut être heureux dans toutes les conditions, la paix de l'âme nous aidant à dominer nos afflictions auxquelles nous sommes d'autant moins sensibles, que nos désirs sont sages et modérés, notre conduite bienveillante, affectueuse et fraternelle. Nous répétons constamment : « A quelque chose malheur est bon » ; cet axiome, adopté par le bon sens général, prouve qu'intuitivement on a senti qu'entre les mains de la Providence, ce mal devait être un moyen tout-puissant pour nous faire aimer le bien et nous forcer à progresser ; aussi, l'infortune, si l'on sait en profiter, devient-elle un élément de purification, de force, d'épuration pour l'Esprit incarné, les agitations de la terre doivent faire sentir la nécessité de jeter l'ancre dans le ciel. A cet égard, Fontenelle disait aux négateurs de son époque : « Si l'avenir est, selon vous, un ingénieux charlatan qui nous escamote le présent par un état chimérique, en tous cas, c'est un ingé-

nieux médecin qui nous tient promesse quand nous lui prêtons l'oreille pour nous consoler, et non pour nous séduire. »

L'imagination qui travaille sur ce fond, nommé le temps, est une magicienne dont la raison doit surveiller tous les mouvements, puisque les souvenirs qu'elle exhume, les fantômes qu'elle crée, les couleurs sombres ou gaies qu'elle jette sur les réalités sont pour nous un monde enchanté où les faux pas sont faciles ; pour se diriger dans ce labyrinthe de fantaisies, le conducteur doit être la raison froide, scrupuleuse, qui ne fait pas de grandes choses, mais ne commet pas d'extravagances. Néanmoins, l'imagination, dirigée par des comparaisons sensées, met souvent en relief ce qui mérite d'être apprécié ; elle devient une faculté capable de trouver *la bonne anse*, dont parle Epictète, par laquelle tout ce qui nous touche et s'offre à nos yeux doit être pris et analysé, rien n'étant inutile dans l'ensemble des choses créées. Il ne faut donc pas s'interdire la course, de peur de tomber, ni agir avec présomption ou avec défiance excessive, pour arranger sa vie d'une manière régulière ; il faut aussi être assez sage pour se replier, se retirer dans son intérieur, savoir s'affranchir dans une certaine mesure du jugement d'autrui et, mettant ainsi son bonheur à l'abri de l'atteinte de l'amour-propre des étrangers, répéter que, pour être heureux, il faut parfois, comme l'ont dit les Pythagoriciens : « Savoir vivre seul ».

Le Spiritisme est une école de premier ordre pour la direction à donner à chaque âge des êtres animés ; par lui nous avons l'initiation complète à l'idée de la mort comme continuation de la vie, et la preuve que nos existences sont des apprentissages nécessaires, merveilleux, par lesquels nous nous dépouillons chaque jour et sans retour d'une partie de nous-mêmes. Cette initiation nous apporte ainsi l'*expérience*, ce bienfait qui nous oblige à mettre Dieu à la place de nos vanités, et fait acquérir à nos sentiments une gravité noble, sublime et religieuse, que nous fûmes loin d'atteindre dans les périodes antérieures aux jours actuels. Aujourd'hui, la plus saine des croyances étant la réalité de la vie future expliquée par les travaux d'Allan Kardec, nous devons avec reconnaissance la considérer dans toute sa grandeur, avoir la conscience de nos sentiments et le désir bien naturel, après avoir rempli notre mission de père, de frère, de citoyen et d'ami, de partir gaiement vers une autre étape de la grande route par laquelle on ne repasse jamais.

La mort est ainsi le bonheur sagement désiré, la délivrance prévue, le sujet de nos plus douces et fermes espérances ; nous sayons

que le lien domestique et social, brisé d'une part, est immédiatement renoué, puisque dans l'erraticité on retrouve ceux qu'en apparence on a perdus. Cette mort terrible selon nos préjugés, étant simplement un immense bienfait et nous laissant une plus sûre appréciation des vues divines, n'est plus qu'une simple séparation dont il faut désormais éloigner l'horreur habituelle créée par l'ignorance et la coutume. Avec cette idée salutaire de délivrance, de félicité et de progrès, qui ne voudrait désormais travailler au bonheur et à l'émancipation morale et matérielle des âmes incarnées ?

J.-J. Rousseau a dit : « Dieu seul jouit d'un bonheur absolu ; mais qui de nous en a l'idée ? » Si dans tous nos sentiments, nos démarches, par une pente innée dont nous ne pouvons arrêter l'impression, notre âme tend sans cesse vers Dieu comme vers son propre bien et son bonheur, c'est que Dieu est ce bien dont nous ne pouvons nous passer, ce bonheur souverain tant cherché. Aussi, cette incompréhensible aspiration doit-elle être le but invariable de nos pensées, puisque sur la terre le bonheur est incertain, passager et limité. Mais l'homme n'a point de limites pour ses désirs, et comme il n'y a pas d'effets sans cause, nous savons que ces désirs illimités sont en accord avec ses vies illimitées elles-mêmes ; que rien de ce qui est passager ne pouvant le satisfaire, son Esprit doit toujours le porter au delà du présent, vers l'espérance, cette compagne de nos souffrances et de nos joies.

L'espérance, cette fille de Dieu, nous conduit sans cesse en avant, et dans notre monde, rien ne saurait l'apaiser ni la satisfaire ; ce mouvement secret de nos facultés intellectuelles vers l'avenir, sa persévérance durant toute la vie serait inexplicable sans les déductions logiques et irréfutables offertes par la philosophie spirite ; elle devient ainsi un charme pour l'entendement humain, et un adoucissement bien naturel à nos luttes pendant la vie. « L'espérance, a dit Goethe, est une ancre jetée de l'autre côté du temps. » L'homme, parmi les êtres, étant le seul qui puisse scruter la mort, espérer un avenir indéfini, savoir qu'il est fait pour autre chose que pour le temps, a pour devoir de fixer sa pensée sur tous les problèmes insolubles ou réputés tels ; il doit aussi avoir une certitude, à l'aide d'une croyance généreuse qui satisfasse toutes ses aspirations, et posséder une espérance raisonnée ne lui permettant point de s'égarer. Nos relations intimes, si faciles avec le monde des Esprits, résolvent ce problème ; la réalité sublime qu'elles affirment est pour les adeptes d'Allan Kardec, la solution tant cherchée, la réalisation relative du véritable bonheur sur la terre.

CORRESPONDANCE

Groupe Charitas, à Marseille.

M. V...., notre correspondant, nous écrit de Marseille, 26 avril 1873 :

« Au groupe Charitas, le 22 mars dernier, nous avons vu un ouvrier mécanicien, médium dessinateur de premier ordre, qui reçoit de l'Esprit de Raphaël des productions dignes de la réputation de ce maître. Il nous a montré une bataille représentant la victoire de Constantin sur Maxence, achevée aux trois quarts, et qui nous paraît un véritable chef-d'œuvre ; le tableau est grand comme le double du dessin de Victorien Sardou. Ensuite, un tableau allégorique de moindre dimension reproduisant une œuvre détruite ; c'est la curiosité médianimique la plus remarquable que j'ai vue. Dans la séance même, le médium a exécuté sous nos yeux différents dessins-études, et mademoiselle Mugnaini obtenait en italien une communication de l'Esprit de Raphaël.

« Dimanche, nous avons tous assisté à une séance de Spiritisme, au groupe Charitas. La table a donné des réponses intelligentes par des coups frappés ; deux assistants s'étant mis au piano, les coups ont rythmé des airs. Pendant la partie médianimique au moyen de l'écriture, mademoiselle A.... fut prise par le sommeil somnambulique ; à tour de rôle, deux Esprits souffrants se sont emparés de ses organes : l'un était l'Esprit d'une dame Meunier, qui s'était suicidée récemment dans la maison où reste le médium ; c'était un spectacle navrant, qui a vivement surexcité les nerfs trop sensibles de quelques dames. »

Marseille, 19 mai 1873.

« En compagnie de M. Mugnaini et de madame V..., j'ai été rendre une visite à M. Fabre, l'ouvrier mécanicien dont on a dernièrement exposé le tableau chez un marchand renommé ; au bas duquel il y avait : « *Obtenu médianimiquement sous l'inspiration de Raphaël* ». La foule, les amateurs s'arrêtaient pour admirer ; les journaux en ont fait un compte rendu plein de louanges, mais sans parler de la manière dont il avait été obtenu. Nous avons trouvé M. Fabre chez M. B..., sculpteur ; il travaillait médianimiquement à la reproduction d'une œuvre de Léon Glaise, 1860 : *la Prise de Samson par les Philistins*, il accomplissait son travail en se servant

d'une photographie du tableau en question. Son dessin a la même dimension que celui de la bataille de Constantin contre Maxence, c'est-à-dire 1 mètre 10 cent. de largeur ; la réduction dont il s'est aidé pour ce dernier travail est moitié plus petite que son dessin ; elle n'est pas ombrée, les contours des personnages y sont seulement indiqués ; il n'a connu la gravure, qui est dans l'*Histoire des Papes*, que lorsque son travail était achevé aux trois quarts. J'ai vu dans l'atelier le portrait d'une dame morte, dessiné et finement tracé par inspiration. Sur la demande de ma femme, il essaiera d'obtenir de son guide la reproduction des traits de feu son père, M. Poumay, dont elle ne possède ni le portrait, ni la photographie. S'il est possible d'obtenir ce portrait posthume, ce serait une preuve péremptoire de la possibilité des communications spirites pour toute la famille de ma femme.

« M. Fabre était sans ouvrage et bien malheureux, il y a quelques mois ; il voulait se suicider. Les bons Esprits, sans doute, lui ont fait faire la connaissance de M. B....., sculpteur spirite et médium guérisseur, qui le traite en ami et auquel il rend le plus de services possibles. Il a travaillé deux mois entiers à la bataille de Constantin. Il céderait ce tableau au besoin à 500 francs, et de préférence à une société spirite qui pourrait lui faire une offre, ou lui commander un travail spécial sur pierre ou autrement, si l'Esprit protecteur qui le dirige veut bien s'y prêter. »

M. Mugnaini a bien voulu nous envoyer un spécimen des dessins obtenus par M. Fabre, dans la séance à laquelle assistait M. V..... ; nous avons pu ainsi constater leur vigueur et leur hardiesse. M. Mugnaini nous écrit ensuite ce qui suit :

« M. V... vous a sans doute rendu compte de nos petites réunions, mais je tiens à vous expliquer le titre que nous avons dû adopter, d'après le conseil de nos bons guides, titre qui désigne le but de nos travaux :

« *Groupe Charitas, ou réunion spirite ayant pour but le soulagement des Esprits souffrants. Rue Terrasse, 140.*

« Heureux des résultats obtenus, nous n'abandonnerons pas la route tracée : le bien que nous pouvons faire étant énorme, malgré son peu d'apparence, puisque les consolations intimes obtenues dépassent nos prévisions. Nos guides spirituels nous conduisent les Esprits souffrants et oubliés, sur lesquels nous exerçons la puissance de la charité, et notre joie est grande quand, par nos efforts persé-

vérants, leurs appréhensions cessent; la vérité diminue leurs souffrances en augmentant leur résignation et leur volonté.

« Merci, Messieurs, pour l'aide fraternel que vous prêtez à tous les groupes; comme vous et notre frère et ami, M. V. . . ., nous employerons notre énergie et notre volonté pour propager la doctrine admirable dont nous sommes les ouvriers de la première heure. »

Revue des groupes spirites.

DEUX PHÉNOMÈNES D'APPORTS

M. Stiévenard, président du groupe *la Foi spirite de Paris*, rue Vauvillers, 5, a bien voulu nous apporter le récit suivant, auquel il a joint, comme preuves à l'appui, toute la correspondance entre lui et M. Renard, son élève en Spiritisme, qui lui écrivait au nom du groupe de Fayl-Billot :

« Dans une réunion du groupe *la Révélation divine*, à Fayl-Billot (Haute-Marne), un fait remarquable a eu lieu; après l'évocation habituelle, le groupe fut averti médianimiquement d'envoyer deux assistants chez une dame Viard; ils devaient frapper trois fois, ouvrir la porte et prendre le papier qu'ils trouveraient sur la table.

« MM. Alfred Caulot et Viard furent priés de remplir cette mission, et rapportèrent une feuille de papier sur laquelle, des deux côtés, dans un cercle, il y avait écrit deux communications intéressantes; l'une, au recto, est signée Sœur Eusèbe et recommande la charité. Cette sœur, tante du médium Renard, vice-président du groupe, était entrée au couvent de la Providence, après avoir fait don de sa fortune à sa famille; elle était devenue supérieure au couvent de Courbevoie. Il y a deux ans, elle est venue finir ses jours à la maison de fondation, à Portieu. Son neveu a parfaitement reconnu son écriture et son style.

« La communication trouvée au verso est celle d'Hippolyte Viard, décédé; l'écriture est bien la même; mais le style en est supérieur et note chez cet Esprit plus de savoir, qu'il n'avait pu en acquérir de son vivant; le groupe s'est demandé si dans l'erraticité on pouvait ainsi progresser en science? Il est pourtant reconnu que Hippolyte Viard pratiquait la loi d'amour et de charité, lorsqu'il était sur la terre.

« La veuve Viard, chez laquelle l'écrit a été trouvé, était absente de chez elle depuis une heure; complètement illettrée, elle déclare

qu'avant son départ il n'y avait rien sur sa table; son fils écrit avec difficulté. Puis, le fils Viard était à la séance : il n'aurait pu, en compagnie d'Alfred Coulot, avoir le temps d'écrire et composer les deux communications; ils ne connaissent ni le style, ni l'écriture, ni la vénérable tante de M. Renard; le groupe a dû, après investigations très minutieuses, constater un apport fait dans toutes les conditions voulues pour ne pas douter de l'intervention de ses guides spirituels; les conseils et les pensées, les prévisions contenues dans ces apports d'écriture directe sont, de l'aveu de tous les membres, frappés au coin de la plus haute sagesse.

M. Cazelles (Jean), 2, rue de Joyeuse, à Toulouse, nous écrit ce qui suit :

12 avril 1873.

A la lecture du numéro de janvier 1873, nous avons demandé à nos guides spirituels de faire voir à notre médium somnambule le phénomène électro-spirite de Poix (Somme); ce qui fut fait avec une rare précision (le médium n'avait pas, étant éveillé, la connaissance de ce fait). Il voyait de bons Esprits qui avaient coopéré à la production de ce phénomène. Le tableau disparut, et aussitôt, le médium se trouva près d'une malade âgée de cinquante-cinq ans, qui depuis dix-sept ans vivait en prenant chaque jour une seule tasse de lait et un peu d'eau; cette malade disait s'appeler Marie-Louise Serrus, restant à Chalabre (Aude).

Nous avons pris des renseignements dans cette localité, et le tout est exact; nous nous sommes aussi adressés directement à la famille Serrus: une première lettre resta sans réponse, et M. Serrus père répondit à la seconde. Je vous envoie sa lettre avec les timbres de la poste, car vous y trouverez presque mot à mot, exactement ce que la somnambule a raconté.

Les Esprits nous disent que leur intervention sur la terre pour produire des faits matériels, ne peut avoir lieu sans l'aide d'intermédiaires; que celui de Poix a eu lieu par la combinaison du fluide d'Esprits désincarnés avec celui d'êtres incarnés, au nombre de cinq (Marie-Louise Serrus est l'un des médiums choisis par eux); que ce phénomène, comme bien d'autres, est un avertissement utile propre à éveiller l'attention. Ils affirment aussi qu'un Esprit supérieur est incarné, et que vers l'an 1890 et 1891, il se produira, avec son aide, des phénomènes si remarquables que personne ne pourra nier

les vérités spirites. Cette époque est précisée par les trois rangées de chiffres de 1 à 6 placées sur la maison de Poix, et qui équivalent à 18; que cela est annoncé pour l'accomplissement des paroles du Christ : « Dans ces derniers temps, le Seigneur répandra de son Esprit sur toute chair; vos fils et vos filles prophétiseront, et vos vieillards auront des songes. »

Marie-Louise Serrus a dicté la communication suivante à notre somnambule :

« Dans ma jeunesse, j'étais robuste et douée d'une force peu commune chez les femmes; un jour, après mon travail habituel, je rentrai au logis en portant un hectolitre de blé sur mes épaules; je pris mon repas et voulus me livrer au repos, lorsque j'entendis des voix me dire : « Pauvre enfant, tu te couches; hélas! c'est pour un bon nombre d'années, car tu ne pourras pas te relever. » Je crus à ma dernière heure, et cependant j'eus assez de force et de résignation pour remercier Dieu et les bons Esprits de vouloir me donner cette épreuve cruelle. Soumise et sans murmurer, j'eus la faiblesse de faire part de ces avertissements à mes parents; ils me grondèrent parce qu'il valait mieux, disaient-ils, au lieu de résignation, demander d'être soustrait à cette épreuve. Ils me considéraient comme une folle, et me regardent encore comme telle, lorsque, après dix-sept ans de patience dans mon état de dégagement, je converse avec les bons Esprits qui me protègent. Amis, je désire correspondre avec vous, et vous en donnerai bientôt des preuves certaines. »

Le 5 ou 6 mars, en s'éveillant, le médium somnambule trouva une lettre avec des initiales, et croyant à une mystification, il la brûla, mais, depuis, il en a reçu quatre autres. Celle du 14 mars contient un dessin remarquable. Je vous les envoie avec la lettre de M. Serrus père; comme vous le verrez, la médiumnité de Marie-Louise Serrus n'y est pas étrangère.

Remarque. — Ces divers phénomènes méritent l'attention des spirites; des frères convaincus les obtiennent en mettant en pratique les sages et prévoyants conseils d'Allan Kardec sur les faits d'apports et d'écriture directe. Nous les remercions vivement, et nous constatons, preuves en main, que ne se fiant pas à leur jugement et à leurs investigations nombreuses, ils demandent conseil aux groupes amis. Ici, tout parle, et il nous semble inutile d'ajouter d'autres commentaires : « Que ceux qui ont des oreilles et des yeux voient et entendent ».

Une obsession bien caractérisée

Oran, le 20 avril 1873.

Frères,

Sous des latitudes différentes, nous poursuivons tous la même œuvre de régénération et de progrès, c'est dans ce but que je signale un livre très-savant, écrit par un déiste pur qui, s'il eût puisé dans la doctrine spirite pour son œuvre exceptionnelle, eût répandu un jour nouveau sur la question qu'il a traitée de main de maître. Ce livre est : *La Bible dans l'Inde*, par Louis Jacoliot.

J'essayerai, dans la mesure de mes faibles moyens, de répondre à votre demande concernant Mohamed-ben-Amor-el-Aïdouni, cet Arabe qui, sans raison apparente, s'est élancé au milieu d'un marché, frappant à coups de couteau les roumis ou mécréants.

Un mot de lui, tiré des débats judiciaires.

Cet Arabe, tiède musulman, puisqu'il n'exécutait pas avec régularité toutes les prescriptions du Coran, est père de quatre enfants. Rien, jusqu'à la veille de ses tentatives de meurtres, ne faisait présumer l'acte de fanatisme auquel il s'est livré. Précédemment, il s'était livré sans raison à un acte dénotant l'influence d'un mauvais esprit : il brisait sa charrue, et son coassocié l'empêchait de tuer ses bêtes avec les débris.

L'avant-veille du crime pour lequel il est appelé, cet homme qui est sous le coup d'une monomanie (dit l'accusation, et que je crois être l'obsession d'un Esprit fanatique, obsession à laquelle bien des Arabes sont sujets, par manque de raison et pour cause de fatalisme, état qui donne cette maladie psychologique), va chez sa sœur, et dit à ses parents : « Priez pour moi ; une force étrangère me pousse à mal faire ! » Le jour même de son crime, à son arrivée à Nemours, il se rend chez le commandant supérieur, et là, interpellé sur sa présence, il répond : « Je ne sais pas ce que je suis venu faire ici. » Quelques heures après, il accomplissait l'acte que vous connaissez.

A l'audience, sa tenue est celle d'un homme convaincu que tout ce qui lui arrive est la volonté d'Allah (Dieu), et que *c'était écrit*. Les deux coudes sur les genoux, et cachant sa figure dans ses mains, le corps à demi courbé, tournant le dos au public, il relève de temps à autre sa belle tête du plus pur ovale, avec une barbe peu touffue qui le fait ressembler au Christ devant le Sanhedrin ; même habillement, même figure à peu près. Indifférent à ce qui se passe autour de lui, il répond à toutes les questions par ces simples mots :

« *Je n'avais pas mon libre arbitre* » (textuel). La discussion s'étant engagée à ce sujet, l'interprète a dit : « Ce n'est pas ma traduction que je donne, ce sont les paroles textuelles de l'accusé. » Puisque cet homme parle du libre arbitre, c'est qu'il doit savoir ce que c'est. Pourquoi alors s'inféode-t-il au fatalisme ? Explique cette contradiction qui pourra, quant à moi j'y renonce. La nature humaine étant un tissu de contradictions et de choses incompréhensibles en apparence, même pour nous spirites qui pour chaque fait, cherchons une cause sensée et naturelle.

Cet homme est atteint d'épilepsie. Les attaques sont peu fréquentes et cependant tout le procès repose sur ce cas. L'accusation dit : « Cet effet n'a pas de cause apparente ! le fanatisme seul a armé le bras meurtrier, puisque au milieu d'un marché il n'a frappé qu'un Juif, un Espagnol et un Français : trois mécréants pour lui. L'épilepsie n'a pas eu d'influence, puisque l'on ne constate une attaque de ce mal que plusieurs mois avant ; donc, il faut détruire le fanatisme partout où il se montre. » Voilà l'accusation.

Cinq médecins ont été entendus ; tous ont fait un rapport. A l'audience, le D^r X..., celui qui prétend que l'épilepsie influence le libre arbitre longtemps avant et longtemps après l'attaque, apporte aux débats des faits qu'il a constatés, et qui jetteront un jour nouveau sur nos études ; les voici, je lui laisse la parole : « J'ai soigné un jeune homme qui, à la suite des attaques et même quelques jours avant, fut atteint d'un espèce de folie monomane. Il se croyait prêtre et voulait à toute force opérer sur sa personne une mutilation, afin de pouvoir remplir plus dignement les fonctions de son ministère. Il fallait, et il faut encore l'entourer d'une surveillance de tous les instants pour l'empêcher de mettre cette idée à exécution. La période passée, il revient à son état normal, très-étonné de ce qui s'est passé ; mais, à chaque attaque, le même phénomène se reproduit. Une demoiselle, aimant beaucoup ses parents, veut tuer sa mère à la suite de l'attaque d'épilepsie. Elle s'arme d'un couteau, et plusieurs fois si on ne l'en eût empêchée, elle eût mis sa manie à exécution. La période passée, elle redevient aimante, et ne comprend pas ce qui a pu la diriger dans cette voie horrible. »

Malheureusement, le jeune avocat qui a défendu Bel-Aïdouni n'est pas spirite. Après avoir entendu le médecin, combien j'ai regretté de n'être pas un savant orateur ! si ce que j'ai ressenti avait pu sortir de ma bouche avec éloquence, c'eût été pour demander au président à être le second du jeune défenseur positiviste qui n'a

rien compris ni au mobile de l'acte de son client, ni aux arguments spiritualistes que lui apportait le médecin. Il appuyait son argumentation : 1° sur une quantité de considérations pathologiques et physiologiques diverses, émises comme opinions contraires par les hommes de l'art, sur les cas d'épilepsie ; 2° sur la réponse de l'accusé, en niant son libre arbitre, sur ses bons antécédants. Sa conclusion était un acquittement. Le jury a partagé, selon moi, l'erreur de l'accusation, de la défense et de la Cour. On a établi des circonstances atténuantes, pour condamner Amar-El-Aïdouni à vingt années de travaux forcés. Il a fait appel en cassation, et le dossier est à Paris.

S'il ressort de l'instruction et des débats, que Mohamed-ben-Amar-el-Aïdouni était sous l'influence d'une obsession bien caractérisée, il est évident que dans ce cas cet homme n'avait pas son libre arbitre et ne ne devait pas être condamné. Voilà mon raisonnement en théorie, me plaçant au point de vue spirite, et supposant une médecine spirite pouvant guérir l'obsession. Mais, dans l'état actuel des idées religieuses, le jury se plaçant à un point de vue matérialiste juge le fait sans remonter à la cause ; c'est ce qui a eu lieu.

Voilà, messieurs et frères, mes appréciations personnelles sur ce procès, dont j'ai suivi attentivement la marche depuis plus d'un an. Chose étonnante, parmi les jurés il y avait un spirite de vieille date, un peu médium, se disant savant, qui avoue aujourd'hui ne pas avoir vu dans cette affaire ce que je lui fais remarquer au point de vue spirite.

Les Esprits ont-ils eu pour but, en détournant l'attention de ce juré, de l'empêcher intentionnellement de parler Spiritisme dans cette circonstance ? Je livre ce nouveau fait à votre appréciation.

Bien à vous fraternellement,

D.....

Du culte à rendre à Dieu.

Toute foi n'a-t-elle pas besoin de rendre un culte à Dieu ?
Pour l'homme, n'est-ce pas une nécessité d'avoir quelque chose qui l'amène forcément à divers moments de la journée, à se souvenir de son âme ? Il y a tant de préoccupations dans la vie, tant de besoins à satisfaire, tant de luttes à soutenir, tant de mauvais coups à parer, tant d'exigences sociales qu'on ne peut éviter, tant de motifs

de distraction dans ce qui nous entoure, et tant de légèreté dans nos esprits, que nous oublions le but de notre existence et la destination que nous devons atteindre, pour nous absorber dans les péripéties de la route.

La mort arrive, et l'on n'est pas prêt. On était spirite et l'on se réveille dans l'autre monde sans avoir suffisamment médité le Spiritisme, sans l'avoir pratiqué, sans avoir tiré de lui tout le profit moral qu'il s'offrait de nous donner. Aussi, une prière qui à divers moments de la journée, arrache l'individu à l'étourdissement de la vie, le force à se replier sur lui-même, ne fut-ce qu'un instant, et lui fait traverser dans l'esprit le souvenir de sa foi, est-il un moyen d'amélioration qui ne doit pas être négligé.

En fait de prières, le spirite a sans doute, à sa portée, toutes celles qui existent. Il peut aller à l'église ou à la synagogue, au temple ou à la mosquée. Il peut suivre les règles qu'ont tracés les prêtres et les rabbins, les pasteurs ou les marabouts. Animée, éclairée et redressée par la foi spirite, toute religion est bonne. Mais, en outre de celui de ces cultes que l'on préfère suivre, ou même à la place de chacun d'eux, ne doit-il pas y avoir pour le Spiritisme un culte spécial et particulier, qui ramène d'une façon plus directe et plus complète à ses principes et à sa philosophie? Personnellement, nous ne le pensons pas.

Nous croyons qu'il est nécessaire au spirite de se tracer simplement quelques règles, dont la pratique devra être rigoureusement et méthodiquement suivie. Mais, par règles spirites, que l'on ne se méprenne pas sur ce que nous voulons dire. Il ne s'agit ici, ni de mystères à créer, ni d'offices à organiser, ni de clergé à constituer.

Si des spirites entraient jamais dans une voie pareille, ils prouveraient qu'ils ne comprennent pas leur doctrine, et ils introduiraient en elle le germe de sa dissolution future.

Le prêtre du Spiritisme est la propre conscience de l'individu. Il ne devra jamais y en avoir d'autre. L'hommage spirite devrait donc se borner à une série de prescriptions faites pour le rappeler à l'esprit. Notre maître Allan Kardec avait pressenti ce besoin, en publiant une série de modèles de prières applicables à différentes situations. Il ne s'agit pas en ce moment de l'application de la morale spirite dans les diverses circonstances de la vie, mais simplement de devoirs religieux à accomplir quotidiennement. Ces devoirs religieux, essayons de chercher ce qu'ils pourraient être.

Le Spiritisme nous recommande deux choses : l'amour de Dieu

et l'amour du semblable. L'amour de Dieu, c'est la prière ; l'amour du semblable, c'est la charité dans ses diverses manifestations. L'amour de Dieu, c'est la prière ; donc, la base du culte doit être la prière. Chaque matin et chaque soir, une prière à Dieu est une application indispensable du Spiritisme. Une courte prière avant chaque repas, est encore une chose que chaque spirite ne devrait jamais oublier. Celle-ci ramène à deux moments de la journée l'esprit vers la réalité de la vie. Dans une famille spirite, cette prière devrait être dite en commun par le père ; mais cela ne suffit pas. Il y a encore l'amour du prochain à satisfaire ; non pas seulement dans la pratique de la vie, par le bien que l'on peut accomplir, ou le mal que l'on peut empêcher, mais par la prière elle-même.

Le Spiritisme nous révèle chez l'homme deux facultés médianimiques précieuses, et dans la prière deux forces puissantes : la guérison et l'éducation des âmes des morts, puis la guérison des malades vivants. Ce sont ces deux facultés médianimiques que chaque spirite doit mettre chaque jour en jeu. La guérison et l'éducation des morts ; nous en avons parlé dans la *Revue* de juillet 1873, page 212, sous le titre : *Un apôtre spirite auprès des morts*. La guérison des malades vivants, sera traitée avec le développement qu'elle comporte, dans une prochaine *Revue*.

Pour le moment, nous dirons seulement que tout individu, sans être médium, peut être utile aux malades, sans avoir de malades auprès de lui. Il suffit tous les jours, à une heure de la journée aussi régulière que possible, d'appeler son Esprit protecteur, et d'élever son âme à Dieu avec le désir sincère d'être utile à ceux qui souffrent, et de confier le soin à l'Esprit de puiser dans son fluide les influences qui lui sont nécessaires. Pendant ce moment, soyez certain que les forces fluidiques que votre désir et le travail de l'Esprit font émaner de vous, ne sont pas perdues et qu'elles sont transportées où elles sont le plus utile. Certes, cette prière guérissante a moins de force que si vous étiez en face du malade ; mais il est certain qu'elle a une action, ne fussiez-vous pas médium, et que le jour où tous les humains la feront régulièrement et journalièrement, avec toute la puissance de conviction qu'il faut y apporter, la maladie disparaîtra en grande partie de la terre.

Inutile d'ajouter que cette élévation de l'âme pour soulager les malades, faite sincèrement, finit par développer à la longue chez la personne des puissances guérissantes d'une haute portée. Inutile d'ajouter encore que lorsque la personne qui prie ainsi est elle-même

malade, fût-ce à son insu, ses protecteurs profitent de sa sainte prière pour adoucir son mal et même le guérir. Cette élévation de l'âme met en effet la personne sous l'action facile des bons Esprits, et il arrive aussi que, de même qu'elle émanait pour des malades de bons fluides lorsqu'elle était en bonne santé, cette fois ses Esprits lui apportent pour elle les effluves guérissants que d'autres spirites produisent dans leur prière semblable. Le spirite devrait en outre se faire encore une loi de se joindre, autant que possible une fois par semaine, à une réunion d'adeptes, dans laquelle auraient lieu des lectures et des discours sur la morale spirite. Enfin, il ne doit jamais manquer de prier pour les morts qu'il voit passer, et de faire de temps à autre une visite aux cimetières.

Ainsi, voici les règles à suivre, que nous conseillons à nos frères en croyance : tous les jours, la prière du matin et celle du soir, contenant une prière à Dieu, un *Credo* spirite dont nous donnons le sens plus loin, et les vœux que l'on émet pour soi et pour les personnes, mortes ou vivantes, qui sont chères.

Tous les jours, le matin de préférence car alors les fluides sont plus sains, élévation de l'âme pendant cinq minutes pour la guérison des malades.

Tous les soirs, lecture aux morts, comme nous l'avons dit dans la précédente *Revue*.

Avant chaque repas une petite et très-courte prière, ramenant la pensée sur la doctrine spirite et dégageant un peu l'Esprit des préoccupations qui ont pu s'emparer de lui.

Enfin, une fois par semaine, réunion spirite, lecture de l'Évangile, de la Bible, ou des livres spirites, avec commentaires développés par un ou plusieurs des assistants. Chaque spirite, à notre avis, devrait considérer par devers lui ce petit programme comme obligatoire. Certes, s'il y manquait, ce n'est pas l'enfer qui deviendrait son partage ; mais il est certain qu'en l'adoptant et l'appliquant avec un sévère scrupule, il se donne des forces morales, il se libère de bien des souffrances physiques, il reste solidement campé dans sa foi spirite, et voit glisser plus légèrement sur lui les déboires de l'existence ; enfin, il se prépare une position honorable dans le monde des Esprits.

Ce petit culte, si simple, gagnerait beaucoup à être fait en famille. La prière pour les malades, comme la lecture pour les morts, prendraient l'une et l'autre une force très-considérable si elles étaient faites en commun sous la direction du père de famille ; toutefois, il ne

faudrait pas confondre ces simples prières quotidiennes, qui demandent surtout du recueillement, avec des réunions plus générales où règne toujours un peu de distraction et de curiosité.

Nous recommandons encore deux choses aux spirites qui entreraient dans la voie que nous leur signalons : Introduire dans toutes les prières le principe du Spiritisme, de façon à se rappeler à l'esprit « que l'on n'est sur la terre que passagèrement pour y expier des fautes commises dans des existences antérieures et pour y grandir en moralité; se rappeler en outre qu'avant de naître on a accepté la destinée que l'on mène, afin d'avancer plus vite. » Il est indispensable de se ramener fréquemment cette donnée à l'esprit; nous nous en éloignons trop facilement. Enfin, toutes ces prières et ces petites séances doivent être très-courtes et ne pas fatiguer; c'est là une recommandation expresse.

Maintenant, en dehors de ce petit culte journalier, rien n'empêche celui qui peut ou qui veut faire plus de se livrer alors aux grandes pratiques du Spiritisme; rechercher les vérités scientifiques; développer en lui, mais avec mesure et sagesse, des facultés propres à être utiles à autrui ou à la propagation de la doctrine; évoquer d'une façon toute spéciale les morts; visiter fréquemment les cimetières; se livrer à la guérison directe des malades, etc.

Voir, pour le genre de prières que nous proposons, l'Évangile selon le Spiritisme. V...

(A suivre).

VARIÉTÉS

Un guérisseur irlandais.

Le dix-septième siècle fut, en Angleterre, une époque de grande exaltation religieuse. Les sectes se multiplièrent; elles eurent chacune leur prophète et leur prophétesse. Détournés par la réforme de la foi catholique, les esprits, avides de croyances, se cherchèrent vers un autre but. Il se produisit alors des faits extraordinaires, des cures miraculeuses opérées par des gens sincères, sous l'influence d'une ferveur sans artifice qui rappelle ces paroles de Pascal : « Les miracles existent pour ceux qui croient ». Pascal se trompait; il y avait simplement la manifestation d'une loi.

Parmi ceux qui eurent le don de guérir, l'Irlandais *Greatracks* fut

des plus éminents. Après avoir servi dans l'armée anglaise, il revint en Irlande, qu'il trouva dans l'état le plus déplorable. Retiré à la campagne vers 1656, il résolut d'y vivre sur un petit domaine de ses pères qu'il tacha d'améliorer, en servant Dieu et son prochain, faisant toujours une large part de son bien aux amis et aux étrangers. Il avait trente-quatre ans lorsque, d'après son récit, il sentit naître en lui la conviction qu'il avait reçu d'en haut le don de guérir les scrofules, qu'on appelait alors, le *mal du roi*. Il garda cette certitude pour lui, et enfin il en fit part à sa femme qui douta. « Seul ou en public, éveillé ou dormant, écrit-il, je me sentais poussé à exercer ce don. » Un habitant des environs lui amena son fils, qui, au bout d'un mois, s'en retourna complètement guéri. Ce fut ensuite une femme, déclarée incurable par un célèbre médecin, et qui, en six semaines, recouvra la santé. Les scrofuleux des comtés voisins vinrent lui demander une simple imposition des mains et la plupart furent guéris. Sa méthode consistait à frictionner la partie malade; en même temps, il offrait à Dieu une fervente prière pour la guérison du patient.

En 1665, pendant la semaine de Pâques, il eut conscience que cette faculté grandissait, que ce don accordé par Dieu pouvait s'étendre à d'autres maladies. Il essaya de conjurer les accès d'une fièvre pernicieuse, et réussit. Il cicatrisa aussi un ulcère qu'un pauvre homme avait à la jambe. Un témoin digne de foi rapporte que la cour de sa maison était remplie d'une foule de malades attendant la venue du *Stroker*, comme on l'appelait à cause du verbe *stroke*, toucher doucement, flatter de la main. « J'ai entendu raconter, dit ce même témoin, par mes deux sœurs aînées, mon frère, mon père et ma mère, toutes personnes très-véridiques, comment ils l'avaient vu plusieurs fois poursuivre une violente douleur de l'épaule au coude, du coude au poignet, et du poignet à l'extrémité du pouce, et là il la comprimait fortement pour la faire disparaître. Ce sont choses si extraordinaires que, bien qu'elles soient vraies et authentiques, on ose à peine les rapporter. »

Le bienfaisant guérisseur, assiégé par les malades, n'avait plus de temps à donner à ses propres affaires, à ses amis, à sa famille. Trois jours de la semaine, de six heures du matin à six heures du soir, pendant six mois, il imposait les mains sur tous ceux qui se présentaient; l'affluence devint telle qu'il fut obligé de désertier sa maison et d'aller résider à Youghal, ville des environs. En l'année 1665, lors de la grande peste de Londres, beaucoup de malades lui vin-

rent d'Angleterre, et les magistrats ayant craint qu'ils importassent la contagion, Greatracks retourna chez lui, où il les accueillit et imposa les mains sur tous. « Plusieurs furent guéris, et plusieurs ne
« le furent pas, écrit-il naïvement. L'étable, la grange et la brasserie étaient converties en hôpitaux, et cependant, par la grâce
« de Dieu, personne de ma famille ne fut atteint de mal, et les
« malades, affligés de maux divers et réunis dans les mêmes lieux,
« ne s'infectèrent pas mutuellement.... Plusieurs me demandent,
« continue-t-il dans sa curieuse autobiographie, pourquoi les uns sont
« guéris et les autres ne le sont pas. A quoi je réponds qu'il peut
« plaire à Dieu d'employer, à travers moi, tels moyens qui opèrent
« selon les dispositions du patient, et qui, par cela même, ne sauraient être efficaces pour tous. On me demande encore pourquoi
« les uns sont guéris sur-le-champ, tandis que d'autres le sont plus
« lentement; pourquoi les douleurs sortent chez quelques-uns par
« les yeux, chez d'autres par les doigts, les oreilles ou la bouche.
« A quoi je dis que si toutes ces choses pouvaient s'expliquer, il n'y
« aurait pas lieu de les trouver étranges. Qu'on me dise quelle est la
« substance qui conjure le mal, qui le fait aller et venir, et il sera
« plus facile de résoudre ces questions. Il en est qui veulent que je
« leur explique pourquoi ou comment je poursuis certaines douleurs
« de place en place jusqu'à ce qu'elles aient quitté le corps, et cela
« en posant mes mains à l'extérieur, sur les vêtements; et pourquoi
« je n'ai pas la même puissance sur toutes les douleurs. A quoi je
« réplique qu'il en est ainsi sans que j'en puisse donner aucune raison.
« Cependant, je suis porté à croire qu'il y a des douleurs qui
« affligent les hommes à la façon des mauvais Esprits, lesquelles
« douleurs ne peuvent endurer le contact de ma main, ni même de
« mes gants, sans fuir aussitôt, y eût-il entre moi et elles six ou huit
« robes ou mantes, ainsi que cela est arrivé pour lady Ranelagh, à
« Londres. Autre demande : l'action opérative de ma main provient-elle de la *température de mon corps*, ou d'un *don divin*, ou
« de la réunion des deux? En vérité, je n'en sais rien; mais j'ai lieu
« de croire qu'il y a là quelque *don particulier et divin.* »

Le doyen de Lismore somma, par ordre de l'évêque, M. Greatracks de comparoir, et lui défendit à l'avenir d'imposer les mains sur les malades. M. Greatracks se soumit deux jours à cet ordre; mais, passant par le village de Cappogénis, il rencontra tant de pauvres infirmes venus d'Angleterre pour solliciter son secours, que, touché de leur misère, il ne put s'empêcher de les guérir. De nouveau requis

par l'évêque de produire sa licence, comme devaient le faire tous les médecins exerçant dans le diocèse, il répondit qu'il n'avait point brevet de docteur, et ne connaissait pas de loi défendant de faire le bien à son prochain. L'évêque insista sur la prohibition, Greatracks refusa de s'y conformer et continua chez lui et à Dublin d'exercer ce qu'il croyait être « un don ».

Lord Conway, sur la renommée du miraculeux guérisseur irlandais, le fit prier par un ami de se rendre à Rugby, dans le Warwickshire, pour soulager lady Conway, atteinte d'un mal de tête violent et opiniâtre. M. Greatracks s'embarqua à Youghal, et alla de ville en ville, guérissant en chemin. Il échoua pourtant, ainsi qu'il l'avoue avec candeur, auprès de la noble dame pour laquelle il avait fait ce long voyage; néanmoins, il fut traité avec de grands égards par lord Conway, qui, dans une lettre à son beau-frère, déclare lui avoir vu guérir un cas de lèpre des plus invétérés et plusieurs autres maladies. Il alla de Rugby à Worcester, et fut mandé par ordre du roi à Whitehall. En conséquence, il se rendit à Londres et s'y logea à Lincoln's Sun Fields. Après sa présentation à la Cour, il revint à son logement où il guérit en public nombre de malades au grand ébahissement de toute la ville.

Le spirituel Saint-Evremond craignant d'être enfermé à la Bastille, Louis XIV ayant donné l'ordre de l'arrêter pour sa lettre sur la Paix des Pyrénées, s'était exilé en 1661, d'abord en Hollande, et puis en Angleterre où il devait mourir; témoin de l'apparition du grand guérisseur dans la métropole anglaise, il en fait le récit curieux que voici; notre compatriote croyant écrire des choses burlesques, relatait simplement de grandes vérités : « Alors que
« M. Comminges était ambassadeur pour le roi très-chrétien auprès
« du roi de la Grande-Bretagne, 1665, il vint à Londres un pro-
« phète irlandais qui passait pour un grand faiseur de miracles,
« selon l'opinion des crédules, et peut-être selon sa propre persua-
« sion. Quelques personnes de qualité ayant prié M. de Comminges
« de le faire venir chez lui pour voir quelques-uns de ses miracles,
« il voulut bien leur accorder cette satisfaction, tant par sa curiosité
« naturelle que par complaisance pour eux, et il fit avertir le pré-
« tendu prophète. Cette nouvelle s'étant répandue, l'hôtel fut bien-
« tôt rempli de malades venant avec confiance chercher leur gué-
« rison. L'Irlandais arriva avec une contenance grave, mais simple,
« qui ne ressemblait nullement à de la fourberie; M. de Comminges
« désirait l'étudier pour savoir s'il trouverait en lui une application

« réelle de ce qu'avait écrit le précurseur de Mesmer, le fameux
« médecin et alchimiste *Van Helmond*, né en 1577, mort en 1644,
« et se rendre compte si *Bodin*, illustre jurisconsulte du seizième
« siècle, avait expliqué parfaitement la puissance cachée dans le
« toucher de certains hommes; à son grand regret, la foule ne le lui
« permit pas, les menaces et la force pouvant à peine maintenir
« l'ordre dans cette multitude de souffrants.

« Le prophète rapportait toutes les maladies aux Esprits; toutes
« les infirmités étaient pour lui des possessions. Le premier qu'on
« lui présenta était un homme accablé par la goutte et des rhuma-
« tismes qu'on n'avait pu guérir. Ce que voyant notre faiseur de
« miracles: « J'ai vu, dit-il, de cette sorte d'Esprits en Irlande, il
« y a longtemps; ce sont des Esprits aquatiques qui apportent des
« froidures et excitent des débordements d'humeur en ces pauvres
« corps. *Esprit malin qui as quitté le séjour des eaux pour venir*
« *affliger ce corps misérable, je te commande d'abandonner ta*
« *demeure nouvelle et de t'en retourner à ton ancienne habitation.* »
« Cela dit, le malade se retira et il en vint un autre à sa place, se
« disant tourmenté de vapeurs mélancoliques. A la vérité, il était
« de ceux qu'on appelle ordinairement hypocondriaques et malades
« d'imagination, quoiqu'ils ne le soient que trop en effet: « *Esprit*
« *aérien*, dit l'Irlandais, *retourne dans l'air exercer ton métier pour*
« *les tempêtes, n'excite plus de vents dans ce triste et malheureux*
« *corps.* » Ce malade fit place à un autre qui, selon l'opinion du
« prophète, n'avait qu'un simple lutin incapable de résister à sa
« parole. Il s'imaginait l'avoir bien reconnu à des marques qui ne
« nous apparaissaient pas; et, faisant un sourire à l'assemblée:
« *Cette sorte d'Esprit*, dit-il, *afflige peu souvent et divertit presque*
« *toujours.* » A l'entendre, il n'ignorait rien en matière d'Esprits;
« il savait leur nombre, leurs rangs, leur noms, leurs emplois,
« toutes les fonctions auxquelles ils étaient destinés; il se vantait
« familièrement d'entendre beaucoup mieux les intrigues des démons
« que les affaires des hommes.

« Vous ne sauriez croire à quelle réputation il parvint en peu de
« temps. Catholiques et protestants venaient le trouver de toutes
« parts; vous eussiez dit que la puissance du ciel était entre les
« mains de cet homme-là, etc., etc. »

Greatracks parut pour la dernière fois en public à Dublin, vers
1681. Il mourut deux ans après, dans son domaine d'Affane. Il
existe de lui un admirable portrait: il est représenté faisant recou-

vrer la vue à un jeune aveugle. Le D^r Stubbe le décrit comme d'aspect gracieux, et dit avoir observé dans ses yeux et son visage une vivacité d'expression peu commune. Selon un autre de ses contemporains, il était de haute taille et d'une force surprenante, il brisait un noyau de pêche entre le pouce et l'index. « Il avait la main la plus grande, la plus lourde et la plus douce des hommes de son temps; c'est de là peut-être qu'il tenait sa puissance curative. La grandeur de la main du *Stroker* était proverbiale dans sa famille. »

Les spirites ne peuvent se tromper sur le *don*, sur la puissance curative du puissant médium guérisseur Greatracks, qui, semblable à nos *magnétiseurs spirites*, implorait Dieu et les bons Esprits avant d'agir sur les malades. Nous sommes heureux de signaler aux lecteurs de la *Revue* les phases diverses de l'existence de cet Esprit généreux, de cet incarné qui exerça toujours avec un désintéressement complet, et ne s'en prévalut jamais pour acquérir honneurs et fortune. Il était persuadé que sa faculté lui venait de Dieu, et en usait libéralement pour soulager toutes les souffrances; cet homme généreux était dans la vérité et, dans son temps, l'épithète de charlatan lui fut appliquée comme elle le fut au Christ, comme elle l'est aujourd'hui aux spirites qui pensent et agissent de même, preuve que, depuis 1656, nous avons peu progressé, et que deux mille ans suffisent à peine pour régénérer une humanité peu avancée.

Comme le bon Irlandais, rendons l'espoir aux découragés, allégeons les maux de nos frères en épreuves, montrons nous doux et charitables en secourant les souffrances matérielles et morales; un spirite doit être accessible à tous et enseigner les vertus dont un guérisseur nous donnait l'exemple, il y a trois cents ans. *Aimer son prochain comme soi-même* n'est pas une vertu assez commune, pour dédaigner et laisser dans l'ombre la noble figure de notre frère Greatracks.

Les stigmatisés.

« L'attention de nos lecteurs doit être appelée sur un article très intéressant du *San-Francisco chronicle* : « Des marques rouge-sang, qui suintent une liqueur colorée, apparaissent sur le corps de plusieurs médiums; ce sont des initiales ou des noms écrits entièrement. Ces marques apparaissent et disparaissent tour à tour; M. Charles-

H. Forster en porte sur les bras des traces remarquables. Nos chimistes les plus experts ont tenté en vain l'imitation de ces marques qu'ils n'ont même pu enlever; leur science est aux abois, aussi sont-ils obligés de reconnaître l'influence de nos guides spirituels. »

Remarque. — Dans tous les pays, ces phénomènes naturels se représentent avec le même caractère, car la cause qui les produit est aussi vieille que l'humanité; autrefois on brûlait les stigmatisés, aujourd'hui on les sanctifie. Celle du bois d'Haine (Belgique), celle de Naples, la sœur Patrocínio (d'Espagne), présentées aux ignorants comme des privilégiées visitées par une manifestation surnaturelle, sont des stigmatisées ordinaires sans dérogation aux lois éternelles; le nombre de personnes douées temporairement de cette faculté, dans un pays essentiellement protestant tel que l'Amérique, prouve que le Créateur n'a pas de privilège. Ici l'avantage est tout entier pour les États-Unis, car aux trois pauvres petits miracles de la vieille Europe, ils peuvent opposer une foule énorme de prédestinés.

Heureusement, là-bas il n'y a pas de préjugés de castes; après avoir constaté ces phénomènes quotidiens, on'en recherche la cause, et les vingt millions de spirites éclairés et plus instruits que les Européens (tout le monde lit et écrit correctement), connaissent la loi de ces faits appartenant au domaine des empreintes fluidiques, faites par les morts de la terre. Ces Esprits vivants qui prouvent ainsi leur action continuelle et leurs rapports avec nous, viennent nous forcer à progresser, à mieux affirmer, en dehors de coterie intéressées, la solidarité intime de toutes les forces qui relient les mondes visibles et invisibles, ces forces éternelles qui ne varient jamais.

Supplément du Banner of light.

Une visite au village de Cempuis (Oïse).

Les lecteurs de la *Revue* doivent se rappeler le nom de ce village, dans lequel M. Prévost jeune a fait construire un vaste et magnifique établissement, pouvant servir de retraite aux deux âges extrêmes de la vie, c'est-à-dire aux enfants et aux vieillards.

Allan Kardec a parlé de cette maison, élevée par un humble fils de Dieu, un spirite convaincu qui a voulu consacrer à l'érection

de ce lieu de refuge, les dernières années de sa vie et toutes ses ressources gagnées d'une manière providentielle; tout y est simple, tout y est beau : l'âme du fondateur se reflète dans son œuvre. Il y a de l'air pour les poumons; une nourriture saine et abondante; un maître érudit et une jeune et modeste maîtresse d'école pour l'instruction des jeunes Esprits, pauvres orphelins de nos guerres civiles; un gymnase pour assouplir les membres; de vastes terres pour enseigner le travail manuel; une bibliothèque pour grandir l'intelligence; un temple sous l'invocation de Saint-Vincent de Paul, où M. Liodon, un ancien artiste dramatique, lit avec toute son âme, des prières dans l'Évangile selon le Spiritisme, où M. Saunier, l'intelligent maître d'école, après quelques chants récités par des chœurs d'enfants des deux sexes, au nombre de quarante, fait une dissertation sur un sujet religieux et instructif. Les habitants de la maison (qui sont libres de professer leur culte respectif) y compris M. Prévost, assistent à ces prières qui élèvent l'âme vers Dieu. Du reste, là, tout se fait en commun, et le maître prodigue, qui sème l'or pour faire un peu de bien, remercie Dieu pour les consolations qu'il lui donne, partageant les repas de sa grande famille qu'il préside avec l'autorité de ses quatre-vingts ans.

Nous avons plusieurs fois assisté aux réunions patriarcales de Cempuis; nous avons, dans quelques paroles, mêlé notre note au concert, et après la vie agitée de Paris, on serait heureux de vivre dans cet asile vivifié par une âme incarnée, dont le langage est frappé au coin du bon sens et de la raison spirite.

M. Prévost croit à l'assistance des bons Esprits; son énergie en donne à tous, car malgré son grand âge, il met, comme on dit, « la main continuellement à la pâte ». Peu avant la Pentecôte de 1873, il était loin de la maison, à l'extrémité de sa vaste propriété, seul, et inspectant une porte en fer posée le jour même; à peine eut-il remué l'énorme fermeture de quinze pieds de longueur, qu'elle se détacha du mur où les gonds étaient fraîchement scellés, pour se renverser et couvrir le vieillard!.... Il devait être écrasé!! mais notre ami Prévost ne perdit pas la tête, il croit à l'assistance des Esprits qui jamais ne l'ont délaissé dans ses rudes et nombreuses épreuves. Aussi, se remettant malgré le poids énorme qui le couvrait et le sang dont il était couvert, sa tête ayant violemment frappé sur une grosse pierre, il se dit : « Crier est inutile, je ne serais pas entendu! ma voix affaiblie n'atteindrait pas l'établisse-

ment, placé à 1,500 mètres de là ; me laisser décourager n'est pas sérieux, *mes amis mes ennemis*, prédicants de tous ordres, diraient : « C'est un spirite, un libéral, le bon Dieu l'a puni. Allons, il faut prier, les amis vont venir et je vais me tirer de là. » Après des efforts inouïs, il prit la grosse pierre qui fort heureusement avait produit une bienfaisante hémorragie, et put la glisser sous la masse de fer qui l'oppressait ; elle lui servit de levier, et cet octogénaire, luttant avec une terrible et sage énergie, put, en laissant ses chaussures aux solides semelles, prises comme dans un étau, son gros paletot, son gilet, pantalon, chemise en débris et la peau cruellement entamée, sortir vainqueur dans ce combat inégal, après trois quarts d'heure d'efforts suprêmes. Il put arriver chez lui, pieds nus, couvert de sang et de boue, méconnaissable et sans voix ; on crut à une attaque à main armée contre sa personne, mais il put enfin expliquer la vérité.

M. Prévost a dû rester plus d'un mois au repos, jambes étendues, et entourées de bandelettes, sans avoir faibli un seul instant, les Esprits avec lesquels il cause lui ayant dit : votre mission n'est pas terminée ; notre ami était à Paris, le 15 juillet dernier, pour régler quelques affaires et veiller aux graves intérêts de sa maison, de ce nid humain qui doit avoir le pain de chaque jour. Cette race d'hommes durs pour eux-mêmes, au cœur vaillant, à l'âme dématérialisée, disparaît peu à peu de notre sol ; il y a dans M. Prévost un germe bien pur de ces énergiques Gaulois, race d'acier qui plie et ne rompt jamais, qui brave la mort et la contemple comme un simple changement. Ceux qui auront le plaisir et le bonheur de visiter Cempuis, pourront voir dans une crypte, située au milieu d'un riant parterre, le cercueil avec son inscription spirite qui doit contenir les restes mortels du fondateur de l'établissement. Je le répète : là, tout parle au cœur et à l'intelligence.

M. Liodon, ce bon artiste dramatique, nommé « M. le curé » (les enfants sont impitoyables), a bien voulu nous envoyer deux belles communications obtenues dans un petit groupe du village ; nous les insérons dans cette *Revue*, en le remerciant ainsi que le médium, Madame Cosette, pour le plaisir qu'elles vont procurer à nos lecteurs.

DISSERTATIONS SPIRITES

—
Bonnes pensées.
—

Médium, madame Cozette, à Cempuis (Oise).

Je viens toujours avec plaisir parmi vous, pour trouver des âmes auxquelles je puisse parler des merveilles de Dieu!... Amis, qu'il est doux de s'entretenir avec son créateur, qu'il est grand et beau de recevoir les douces instructions données en son nom par ses messagers; efforcez-vous donc de suivre sa loi; car, hélas! il en est trop qui fuient ce bonheur: n'osant proférer le nom si cher qui devrait vibrer sur leurs lèvres, ils le refoulent méconnaissant ainsi sa toute-puissance; l'orgueil les nourrit et étouffe cette généreuse intuition qui leur dit: « Crois, puisque Dieu veut ton bonheur, désirant voir dans ton âme à son retour dans la vraie patrie, le reflet des beautés qu'il a créées.

N'écoutant que sa vanité, cette passion folle, l'orgueilleux n'entend rien et foule aux pieds les préceptes du Christ missionnaire, venu parmi nous pour redresser les consciences abattues par la vanité. N'a-t-il pas dit: « Quiconque s'abaisse sera élevé ». Ces paroles si compréhensibles n'ayant pas été observées, que faut-il faire pour les comprendre?... Il faut prier et laisser à chacun son libre arbitre et Dieu aura opéré en vous le changement désiré. Nous, qui connaissons sa bonté et sa puissance par l'analyse de ses œuvres, obéissons-lui et ne nous laissons point alarmer pour les autres, car nos efforts seraient infructueux; soumettons-nous sans murmure et vivons le plus petitement possible, car si nos œuvres n'ont pas d'éclat sur la terre, dans le ciel elles resplendiront au retour de notre Esprit dégagé de la matière; après avoir lutté ici-bas au milieu des dangers, dans l'erraticité nous retrouverons la joie, la paix et le bonheur.

UN GUIDE.

—
Beauté, amour, puissance infinie.
—

Médium, madame Cozette, à Cempuis (Oise).

Amis,

Beauté dans la nature, amour dans l'être qui la gouverne, puissance infinie dans ses bienfaits sont trois mots qu'il est doux de comprendre; beaucoup parmi vous n'en connaissent pas la valeur

secrète, et tout en étant nourris par cette mère de provenance divine, ne veulent pas s'identifier avec ses attrayantes beautés.

Si l'être humain était moins vain et égoïste, il ne repousserait pas la main invisible qui dirige toutes choses; il bénirait cette providence qui enchâsse son âme, pour lui dévoiler, à l'aide de la matière, les secrets contenus dans les trois règnes de la nature; mais il ose repousser l'Être suprême, ce père qui le comble de bienfaits, et l'indifférent refuse de croire à sa puissance.

L'homme ne peut cependant empêcher ses yeux de voir et ses oreilles d'entendre; malgré lui, il sent la nature belle et sublime; mais son cœur trop faible reste froid et assoupi, s'ouvrant difficilement à cette attraction parfaite, indispensable, à laquelle l'animal le plus infime n'est pas étranger.

Insensé!.... Dieu t'accorde un amour sans bornes et tu ne cherches pas à t'expliquer la puissance formidable qui fait surgir la vie autour de la terre!... Comme un inconscient ou un ingrat tu n'en vois donc point les splendeurs?..... Je le sais! tu te laisses vivre, sûr de retrouver à ton réveil ce soleil si doux, avec ses rayons, ces messages de la bonté éternelle; ton ambition folle, le moi, t'aveuglent et tu ne perçois plus le temps, cet instant fugitif qui additionne les jours où tu vécus mollement au sein des plaisirs; tu respirez avec indifférence le parfum suave des fleurs qui charment ta vue, et ces richesses inappréciables ne comptent plus pour l'être indocile.

Peut-être faudrait-il te présenter le Maître de l'univers!.... et face à face avec lui, si ton infériorité pouvait supporter la vue de cette supériorité, sans doute tu ne croirais pas à la vérité: ta faible intelligence et ton sot orgueil résisteraient encore à ce qu'elles nommeraient une faiblesse.

Seigneur, je le sais, le nombre des incrédules auxquels ces réflexions s'adressent est bien grand, car les maux des habitants de cette planète sont à leur comble; l'humanité désolée est la preuve évidente du mal moral qui la ronge; puisse votre miséricorde, votre amour, votre beauté, votre puissance, forcer vos enfants à puiser à la source d'instruction et de sagesse, pour chasser l'ignorance et comprendre enfin la portée de ces trois mots: beauté!... amour!... puissance infinie!...

Telles sont, mes amis, les pensées que beaucoup parmi vous peuvent s'appliquer, les environs du village de Cempuis n'étant point peuplés d'enfants de Dieu; le proclamer par de beaux discours est chose inutile, si les œuvres et les actes démentent les paroles prononcées.

Avertissements d'un messager fidèle.

4 novembre 1870. — Médium, M. C. B....

Comme le vent emporte la tempête, le Spiritisme, soufflant sur les préjugés et les faux principes, les réduira en poussière. La voix de l'ouragan céleste commence à se faire entendre, la nuée brillante des Esprits du Seigneur étend sa nappe étincelante autour de votre pauvre demeure terrestre. Les puissances du jour tremblent sur leurs trônes chancelants, les tyrans sont confondus, les vieux édifices du passé sentent leurs bases frémir. La peur est sur tous les visages de ceux qui dorment dans leurs péchés. C'est que tout ce qui existe sur la terre a le pressentiment de ce qui se prépare ; c'est que la venue des messagers du Seigneur commence à se faire jour dans les âmes des justes et des méchants.

Vous tous, hommes de bonne volonté, qui voyez l'avenir à travers le vitrage encore obscur du Spiritisme, travaillez sans relâche ; préparez les voies, car le royaume de Dieu est proche. Ecoutez les anges du ciel qui conduisent les cohortes messagères de la Divinité : ils vous guideront et vous faciliteront les travaux préparatoires qui vous sont confiés. Pour vous, le ciel sera toujours serein, si, fidèles à la voix qui vous conduit, vous suivez résolûment le chemin tout tracé que vous avez librement choisi ! Marchez, et le flambeau éternel de la vérité illuminera votre route ; n'ayez nul souci de ce que vous laissez derrière vous. Dieu pourvoira à tout. Allez toujours en avant, le temps presse et combien, hélas ! s'arrêtent en chemin ! Soyez les zélés pionniers de la révélation nouvelle. Dieu, dans sa bonté infinie, a daigné vous confier la tête de la colonne qui va combattre vos ennemis : les passions humaines. Au premier rang, vous devez l'exemple à ceux qui militent derrière vous. Ne faiblissez donc pas, levez fièrement la tête et le regard fixé vers cette étoile lumineuse qui vous sert de phare dans votre nuit obscure, allez à la conquête de la vérité comme ces preux chevaliers qui, jadis, s'armaient de la croix pour aller conquérir le tombeau du Christ!....

[UN MESSAGER FIDÈLE.]

Conseils aux groupes.

Médium, M. Pierre, rue de Lille, 7. — 18 octobre 1872.

Amis,

Une partie des groupes spirites, pour ne pas dire tous, a le grand tort de ne pas s'attacher aux études sérieuses; dans les séances, on lit beaucoup trop; mieux vaudrait consacrer une heure à des discussions intéressantes pour les auditeurs. En même temps, il faudrait avec sagesse en bien préparer les éléments, la précision bien établie dans un sujet mis à l'étude permettrait aux assistants d'y mêler de nombreuses remarques; il faudrait aussi que chacun fut assuré de voir sa pensée accueillie avec respect.

Savoir choisir un sujet, bien l'élaborer par la discussion, peser impartialement tous les avis et résumer les études dans un procès-verbal, dont l'ensemble soit facile à saisir sans un travail d'imagination pénible, tel est le mérite que doit avoir chaque président de groupe.

Ainsi compris, le travail spirite est bon et utile: il est la discussion libre de tous les problèmes, le résultat intelligent dû à un effort commun et persistant, seul moyen de rendre l'enseignement utile, de former des hommes éclairés et convaincus; hors de là, c'est tomber dans le spectacle, la curiosité, le futile; les groupes n'ont plus leur raison d'être.

Trop souvent nous avons vu naître des questions oiseuses, semblables aux orties que donnent les terrains mal cultivés; parfois, les faits matériels sont en grande estime, et cherchés par des membres peu éclairés, qui veulent pourtant tout expliquer avec des connaissances superficielles!...

Certains présidents de groupes, hommes de savoir, n'ayant pas d'initiative pour n'avoir pas instruit préalablement les membres dont ils ont la direction spirituelle, les voient non sans étonnement disparaître un à un. La majorité ne sait pas juger; si elle ne sait pas, comme conséquence elle possède le droit d'être injuste. Allez donc jeter à ces Esprits non préparés les grands mots de justice et de morale!.... Vous imitez ce cultivateur confiant, mais imprévoyant, qui sème le grain sur un sol mal nettoyé où de mauvais éléments le dévorent. L'ignorance, chez l'homme, détruisant les germes de progrès, il faut par l'instruction et l'éducation, ces instruments intelligents, aérer puis épurer cet assolement social si réfractaire.

Les Esprits éclairés peuvent seuls concevoir le sens intime et divin, la haute portée du mot moralité; en avoir la clef, c'est ne plus être

un ignorant, c'est posséder la science par excellence. Ce but, cette solution est exigée par une société qui, dans l'avenir, sera morale essentiellement, si des lois naturelles elle sait déduire les analogies précises et parfaites devant présider à son organisation, établissant des rapports bien définis entre elle et l'individu, entre elle et Dieu. Les chefs de groupes, qui préconisent la moralité à l'exclusion des éléments qui doivent y conduire les hommes, font-ils bien un acte d'humilité?....

Oui, frères; vous parlez constamment de cette chose essentielle, si grande, à un auditoire non préparé, qui trouve les travaux bien monotones; le discoureur chargé de les instruire ne leur ayant rien donné de son savoir, son enseignement devient lettre morte, les adeptes fuient les séances sans attrait. Présidents, vous avez charge d'âmes, songez à satisfaire la curiosité naturelle à l'homme, car cet instinct est nécessaire au progrès comme l'air l'est aux poumons. Le Créateur a répandu ce besoin de voir, toucher, se rendre compte, dans les trois règnes de la nature, et plus particulièrement chez l'être pensant, dont l'intelligence est le mieux caractérisée.

Ceci est applicable à tous les centres spirites sans exception, quelle que soit leur importance; et, nous adressant à la partie militante, nous lui demandons : Vos groupes sont-ils soumis aux conditions dont nous avons parlé?... l'instruction préalable est-elle donnée?.... Avant de chercher à satisfaire les yeux et les oreilles, vous êtes-vous placés dans les dispositions voulues, exigées pour l'obtention de ces phénomènes?..... N'avez-vous pas prématurément, ou de prime abord, désiré posséder tous les phénomènes à la fois, sans penser à cet axiome : Qui trop embrasse mal étreint?....

Je le sais, vous avez des résultats négatifs : cela ne pouvait être autrement; pourtant, ne désespérez pas, puisque les épreuves, quelles qu'elles soient, sont utiles et décisives, pour prouver aux spirites que rien ne s'acquiert sans le savoir, le temps, la volonté et l'expérience.

Amis bien chers, fuyez la vanité et l'orgueil vers lesquels on se laisse si facilement entraîner; écartez de vos lèvres cette coupe dangereuse. Vous serez orgueilleux chaque fois, si, dans l'enseignement, vous ne commencez pas par l'A, B, C; de même, il sera vaniteux celui qui se croit apte à tout, se donnant le droit puéril d'enseigner sans avoir appris. Agir ainsi, c'est mettre les groupes sous de tristes influences, attirer de mauvais fluides, et ne point être visités par les bons Esprits.

Chefs, présidents de groupes, directeurs de revues et de journaux, identifiez-vous avec les vérités suivantes, car la monotonie coude l'ennui : — Savoir est un besoin intelligent au suprême degré, il est donc essentiel d'acquérir sans cesse de nouvelles données; —

le jugement naît des oppositions; l'ombre fait aimer et analyser la lumière. Suivre en tout cette règle, c'est se donner une raison d'être.

Elèves de l'initiateur Allan Kardec, le Maître demandait pour tous les adeptes des études progressives qui ne leur permissent point de dévier de la bonne voie. Instruits avec soin et sagesse, les élèves deviennent maîtres à leur tour, s'ils portent en eux la force voulue pour ne pas se tromper et induire les autres en erreur; s'ils peuvent discerner le vrai du faux et fuir les écueils; s'ils sont dignes de comprendre la portée philosophique, scientifique et morale de l'enseignement divin donné par les Esprits.

BERNARD.

POÉSIES SPIRITES

Après la mort.

L'AVARE

Quel état que le mien depuis un an! j'enrage,
J'écume, je suis furieux;
Ma maison, chaque jour, est livrée au pillage,
Par mon coquin de fils, et cela sous mes yeux,
A ma barbe. J'ai beau crier comme un aveugle,
Prier, menacer, tout est vain;
De ses vauriens d'amis avec la bande il beugle,
Danse et se réjouit en dissipant mon bien.
Nul pour moi n'a d'égards; on passe, on me méprise;
Je ne suis plus maître au logis;
Mon argent, mes papiers, tout est de bonne prise,
Tout coule entre les mains de ce coquin de fils.
Quel supplice cruel! cette épargne amassée
Au prix de jeûnes douloureux
Et longs, la voir ainsi follement dispersée,
Stupidement jetée aux quatre vents des cieux!
Oh! mais il n'est donc pas de justice en ce monde,
Puisque tout cela s'accomplit
En plein jour, devant tous et que nul ne seconde
Un père qu'on dépouille et que l'on avilit?
Un complot est formé pour troubler ma cervelle,
En me montrant que je suis mort.
Si j'entre, on est aveugle; on est sourd si j'appelle.
Moi trépassé! Morbleu! le tour est un peu fort.
Je sais qu'on m'enterra, qu'on dit une grand'messe,
Qu'un prêtre empocha mes jaunets;
Que puis vint la neuvaine, et mes jaunets sans cesse;
Qu'ils sortaient de ma caisse et que je le voyais!
Ainsi tu commenças, lugubre comédie,
Fait incroyable, monstrueux,
Trame que l'on croirait par l'enfer même ourdie,
Crime que l'on perpète à la face des cieux!
Misérables! Je vois, j'entends, je me sens vivre,
Conséquence: je suis vivant!
A moins d'avoir perdu l'esprit, à moins d'être ivre,
Un homme ne saurait raisonner autrement.

Une chose pourtant me confond et me trouble :
Ce cadavre, c'était le mien !
Il pourrit dans la fosse. Ainsi je serais double !
Ou bien serais-je une âme ? . . . Une âme ce n'est rien !
Et le rien ne vit point. Je suis donc quelque chose.
Oh ! conçoit-on de tels tourments ?
Car, que suis-je, grands dieux ? Sombre énigme, je n'ose
L'approfondir, de peur d'en découvrir le sens.
Bon, voici, furetant, mon vaurien qui me semble
Etre en recherche de mon trésor.
C'est mon cœur, c'est ma vie ; enfant, pitié, je tremble.
Hélas ! il l'a trouvé. Pour le coup, je suis mort.
.
L'infortuné subit longtemps encore sa peine
Qui finit quand, désabusé
De ces biens matériels, il eut brisé la chaîne
Par laquelle, dans l'ombre, ils le tenaient lié.
L'Esprit alors pleura sur les erreurs de l'homme,
Et prépara par ses regrets
Une incarnation nouvelle où l'économe
De l'avare odieux fit oublier les faits.

V. TOURNIER.

Souscription pour les bibliothèques militaires.

MESSIEURS ET CHERS COOPÉRATEURS,

Nous venons de nouveau insister auprès de vous afin de hâter la rentrée des listes de souscription. Nous ne doutons point que vous n'avez trouvé autour de vous, pour cette belle œuvre, un concours empressé. La fondation des Bibliothèques dans tous les corps de l'armée, pour les sous-officiers et soldats, est une des plus grandes choses de notre époque ; c'est un gage d'avenir pour le pays, et il n'est assurément personne qui puisse demeurer indifférent à son succès.

Le *Cercle parisien* de la Ligue de l'Enseignement n'a pas hésité à y donner son concours. Sans se laisser arrêter par l'exiguïté de ses ressources, il a voulu répondre aux demandes croissantes que les chefs de corps lui ont adressées. Aujourd'hui, il se voit forcé de faire un pressant appel à tous ses Correspondants ; d'autant plus que les demandes de la marine viennent s'ajouter maintenant à celles de l'armée de terre.

Veillez donc, Messieurs et chers Coopérateurs, nous renvoyer sans retard les souscriptions que vous avez recueillies. Nous recevrons également avec reconnaissance les dons de livres que l'on voudrait bien nous faire dans le même but. Il n'est personne qui n'ait chez soi quelques-uns de ces volumes qu'on ne tient pas à garder et qui, mis à la disposition des bibliothèques nouvelles, pourraient faire grand plaisir à ceux qui sont privés de lecture.

Recevez, Messieurs et cher Coopérateurs, l'expression de nos sentiments fraternels.

	2 ^e liste.....	306 75
MM. Guillemin		5 »
Bitaubé		2 »
Crouzet père		10 »
Ott, de Strasbourg.....		5 »
Harmant		5 »
Barroux (deuxième versement).....		72 »
	Total	405 75

Pour le Comité d'administration. — Le Secrétaire-rédacteur : P.-G. LEYMARIE.